

# **Le Tigre déconfiné**

**Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes**

**Numéro 58 – Le 11 octobre 2024**

## **Les Lettres à sa mère de Marcel Charruau (X 1903)**

**par**

**Jérôme Charruau**

Durant cinq années, trois passées au lycée Clemenceau et deux à l'École Polytechnique, le jeune Rochelais Marcel Charruau a écrit à sa mère. Ses 188 lettres, bien conservées et passionnantes, vont être très prochainement éditées à l'initiative de son petit-fils, Jérôme, et de la SABIX, la société des amis de la bibliothèque de l'X.

Jérôme Charruau que nous remercions nous livre ici en avant-première des extraits de son ouvrage : la première des lettres ainsi qu'une présentation sous sa plume de l'élève de prépa devenu ingénieur polytechnicien.

**Jean-Louis Liters**

**Responsable de publication : [jeanlouis.liters@gmail.com](mailto:jeanlouis.liters@gmail.com)**



**22 mai 1901 Classe de Mathématiques Élémentaires Supérieures**

**De gauche à droite : Julien Lefèvre (professeur de physique), Marcel Charruau,  
Louis Painvin (sans doute) et Emile Rosnet**

# MARCEL CHARRUAU

(1882 – 1948)

Lettres à sa mère du lycée de Nantes et de l'école Polytechnique (1900 – 1905)

## Introduction de Jérôme Charruau (*Extrait*)

Le premier ou le deux octobre 1900, Marcel Charruau, qui vient d'avoir 18 ans, entre en classe de mathématiques élémentaires supérieures au lycée de Nantes. Il arrive de La Rochelle, ville où il est né<sup>1</sup> et a vécu dans la maison de ses parents, rue Thiers. Il est fils unique, sa sœur cadette étant décédée à l'âge d'un an. Son père Henri, qui était maréchal-ferrant et avait son atelier au rez-de-chaussée de leur domicile, mourut à l'âge de 38 ans, sans doute d'une maladie professionnelle, alors que Marcel n'avait que huit ans. Sa mère reprit alors l'activité de maréchalerie, avec l'aide d'un contremaître et de deux ouvriers et se consacra à l'éducation de son fils. Marcel était un élève brillant dans toutes les matières et a accumulé tout au long de sa scolarité des livres de prix en mathématiques, français, allemand, latin et grec. Tout naturellement il fit partie du petit nombre d'élèves qui passaient alors leur baccalauréat. Depuis longtemps, poussé par sa mère et ses professeurs, il ambitionnait de faire des études supérieures scientifiques et visait particulièrement l'École Polytechnique.

Dès les premiers mots qu'il envoie le six octobre à sa mère, Eulalie Moinet, dont il est très proche, il dit que la séparation est difficile. Il lui écrira donc toutes les semaines, sans exception, de Nantes, de Paris ou d'autres lieux. Au bout de cinq ans, trois au lycée de Nantes et deux à l'École Polytechnique, 188 lettres seront déposées au 5 de la rue Thiers. Elles montrent le lien très fort qui les unit : « *Je m'aperçois que, malgré mon désir d'être court, je suis aussi long que l'autre fois. J'en suis très heureux, car cette longueur prolongera le plaisir que te causera ma lettre, puisqu'elle te donne tant de détails sur ce qui se passe autour de moi et en moi* » (lettre du 14 octobre 1900). L'affection pour sa mère n'est cependant pas le seul ressort de cette activité si régulière. D'abord Marcel aime beaucoup écrire. À de nombreuses reprises, il annonce avoir peu de choses à dire ou n'avoir pas le temps de le faire : « *je n'aurai pas grand-chose à t'apprendre cette semaine* », « *je t'écris ces quelques mots à la hâte, car j'ai beaucoup de travail devant moi* », « *ne t'attends pas à de longs détails ce soir ; j'ai du travail par-dessus la tête* ». Suivent 12, 20, jusqu'à 28 pages. Une fois lancé, il ne s'arrête souvent que lorsque l'étude, moment privilégié pour écrire, se termine et que la cloche sonne.

Ces lettres sont également un moyen de mener des réflexions, de l'aider à résoudre des problèmes qui se posent à lui et ainsi d'orienter ou confirmer ses choix. Il a parfois des désaccords, jamais profonds, avec sa mère sur certains sujets et surtout, on ressent leur confiance réciproque qui lui permet une grande liberté de ton et de sujets traités. Enfin, Marcel Charruau est très curieux, il se promène beaucoup et découvre des lieux nouveaux, il assiste à des fêtes, célébrations et rituels dans le lycée de Nantes et à l'École Polytechnique et également en ville tels le défilé du carnaval à Nantes, les processions religieuses, les parades militaires ; il va souvent au théâtre, prend part à des

---

<sup>1</sup> Le 28 septembre 1882.

activités qu'il aime décrire avec précision. Il communique ainsi des informations précises sur la scolarité, les examens, la vie d'interne, les démarches pour obtenir une bourse. Il s'intéresse aussi, dans la mesure du possible, à l'actualité, en fait part et la commente, les manifestations à Nantes contre l'interdiction des congrégations, la visite du roi d'Espagne en France, la guerre russo-japonaise... Il en résulte un ensemble très varié et cohérent à la fois qui comporte beaucoup de traits d'humour.

Les lettres écrites par sa mère n'ont pas été conservées, mais nous savons qu'outre les échanges sur sa santé, la scolarité, les démarches administratives, les congés, Eulalie Moinet lui donne des nouvelles de la famille, des connaissances et de la vie à La Rochelle dont Marcel a une grande nostalgie. Il rejette parfois ses conseils de modération et d'obéissance ou ses exhortations à travailler plus lorsque ses notes baissent. Il essaye alors de la rassurer en lui disant qu'il « *fera de son mieux* », formule qui revient souvent. Sa mère partage même son inquiétude avec Auguste de Caumont, proviseur du lycée de Nantes au moment des épreuves du concours de l'X de 1903 que Marcel est sur le point de réussir. Dans sa réponse datée du 12 août, Auguste de Caumont, après avoir écrit, « *son échec nous causerait à tous une très vive déception. Ses connaissances dans toutes les matières sont suffisantes et il sait exposer au tableau* », ajoute « *je connais beaucoup de mères qui voudraient avoir un fils tel que le vôtre. Rassurez-vous donc et ayez confiance dans l'avenir* ».

Il soulève cependant un point négatif : « *nous n'avons à craindre que sa nervosité qui est excessive* ». Marcel est sensible à ces remarques et il est lucide sur ses capacités et ses limites : « *Le proviseur m'a dit une fois que j'étais trop nerveux ; je lui ai dit que chacun a son tempérament naturel, et j'aurais pu ajouter que lui en particulier était trop sanguin et que cela expliquait bien des choses. Je suis très nerveux, c'est parfaitement exact mais dire, comme il a dit, que mon échec de l'an dernier était uniquement dû à ma nervosité est un peu exagéré* », écrit-il le 4 juillet 1903. Il est lucide mais il défend fermement, comme à son habitude, sa manière de voir ! En conséquence il aspire à un repos régulier : « *Seulement un travail trop assidu n'est guère possible, surtout pour un individu aussi nerveux que moi ; aussi faut-il que je profite de tous mes dimanches pour me distraire un peu et laisser mes x, mes y et le reste se classer pendant mon repos intellectuel* » (lettre du 18 octobre 1902). Il avoue même, le 23 novembre 1901, qu'il a du mal à se concentrer longtemps sur un sujet : « *Je ne peux faire que très peu de travail en beaucoup de temps, tel est mon tempérament : l'état naturel de mon esprit, c'est la dispersion ; je ne peux pas être tout entier à ce que je fais, ma pensée se déplace sans cesse d'un sujet à un autre, et j'ai peine à la fixer au sujet qui devrait me préoccuper plus que tous les autres. C'est l'effet de ma nature nerveuse* ». Un autre point est qu'il s'appuie beaucoup pour son travail sur sa mémoire : « *C'est surtout la mémoire qui travaille chez moi, souvent aux dépens du raisonnement* » (20 avril 1901). Il ajoute même le 6 juin 1904 « *Je n'ai pas trop à me plaindre de ma mémoire ... Quant à ce qui est de l'intelligence, il est regrettable qu'on ne m'ait pas fait plus intelligent, car j'ai l'esprit réellement lent et lourd en général* », une exagération sans doute et il ajoute qu'il a été très heureux de l'éducation qu'il a reçue.

Marcel Charruau n'affiche pas d'opinion politique : « *Il y en a qui, avant 18 ans, se sont déjà formés toute une série d'opinions politiques ou autres ; qui raisonnent (on le croit du moins) comme père et mère, et moi qui ai presque 19 ans, je ne sais où me diriger !* » (lettre du premier juin 1901). Cependant il commente certains événements, montre son désaccord sur d'autres. Il est un républicain convaincu, mais également catholique pratiquant, modéré dans ses analyses, très

tolérant, ouvert aux opinions des autres, sauf quand il s'agit de critiquer les avis extrêmes qu'ils soient de droite ou de gauche. Depuis les élections de mai 1898, la chambre a une majorité de gauche, union entre des groupes assez disparates, une « concentration » comme on le disait alors. Pendant la scolarité de Marcel, il y aura essentiellement deux présidents du Conseil des ministres, Waldeck-Rousseau de juin 1899 à juin 1902 et ensuite Emile Combes jusqu'en janvier 1905. Une constante de ces deux gouvernements est l'anticléricalisme. La loi de 1901, qui permit la libéralisation de la création des associations, sera utilisée de manière très restrictive par Emile Combes, qui refusa en mars 1903 en bloc l'agrément des congrégations religieuses sauf cinq, entraînant la fermeture de 1716 établissements scolaires religieux en France. Il en résulta de nombreuses manifestations, notamment une à Nantes, à laquelle Marcel assista en partie et qu'il décrivit avec précision et humour.

(...)

La destinée normale des Polytechniciens est d'aller dans l'armée, essentiellement dans l'artillerie et le génie. Seuls y « échappent » la vingtaine d'élèves qui finissent dans la botte, c'est-à-dire dans les premiers rangs du classement de sortie de l'Ecole et qui peuvent choisir l'Ecole des Mines, les Ponts et Chaussées.... Pour échapper à la vie militaire et s'assurer un avenir qu'ils espèrent meilleur, beaucoup de diplômés de Polytechnique, après quelques années de service, font une formation complémentaire qui leur permet de retourner à la vie civile. Il l'expose dans sa lettre du 23 février 1901 : « *Du reste l'X est bien l'école la plus bizarre qu'il y ait : on y fait de tout, on y prépare tout. Il y a des élèves qui ont l'esprit militaire (tout comme les saint-cyriens), un certain nombre qui a l'esprit anti-militaire, et quelques autres qui tiennent des deux (je suis de ceux-là) ; inutile de te dire que les deux dernières sections représentent la plus grande partie des X.* »

Le concours de l'École Polytechnique se déroulait alors en trois phases, un écrit suivi par deux groupes d'épreuves orales, un premier d'admissibilité et un deuxième pour l'admission définitive.

L'écrit, qui avait lieu fin mai début juin dans différents centres d'examen en France, dont un à Nantes, comportait sept épreuves, mathématiques, physique-chimie, épure de géométrie, calcul trigonométrique, dessin, lavis et français. Il faut noter que le français avait le coefficient le plus élevé, 6 sur un total de 25 contre 4 pour les mathématiques.

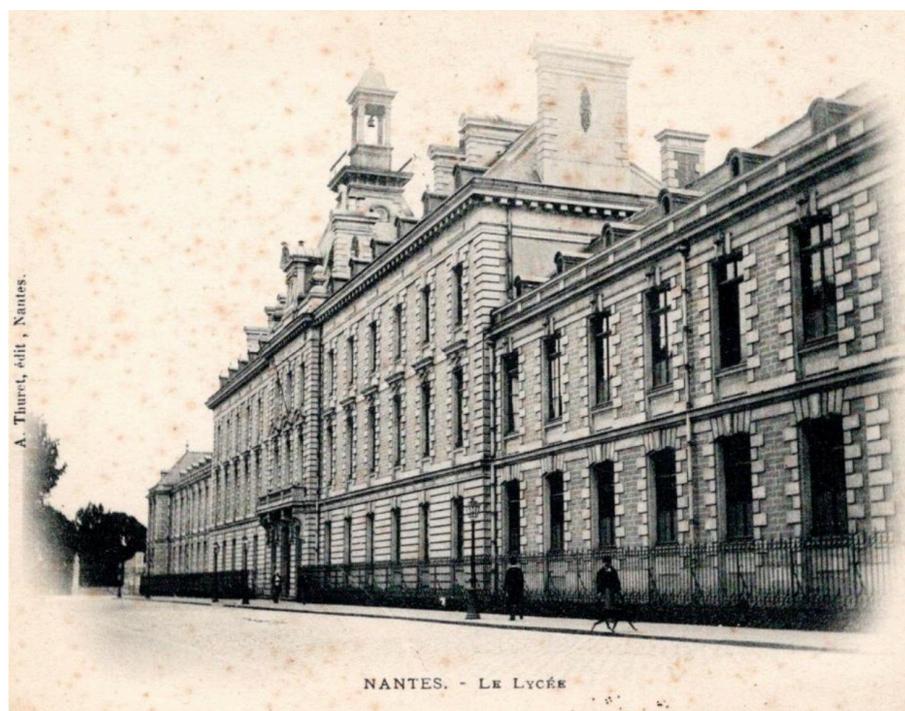
La grande majorité des candidats ayant passé l'écrit pouvait se présenter à l'oral d'admissibilité qui est la grande originalité du concours à cette époque. Il consistait en deux épreuves de mathématiques que faisaient passer seulement trois examinateurs dans différents centres en France mais pas à Nantes ; Marcel Charruau l'a passé à Paris. Ce marathon se déroulait sur plus de deux mois de juin à août (en 1902 Marcel n'apprend son admissibilité que le 8 août). À l'issue de ces épreuves, les examinateurs désignaient les candidats admissibles sans que leurs notes, qui ne leur étaient pas communiquées, comptent dans le résultat final.

L'oral d'admission se déroulait également sur plusieurs semaines en juillet et août au fur et à mesure que les candidats étaient déclarés admissibles. Il y avait six épreuves, deux de mathématiques, la physique, la chimie, l'allemand et enfin une d'aptitude physique (exercices physiques, équitation, escrime). Les deux oraux de mathématiques avaient un coefficient de 25 chacun sur un total de 75 pour l'oral d'admission. Les points obtenus étaient ajoutés à ceux de

l'écrit pour un ensemble de 100 points. Ainsi sur l'écrit et l'oral, les mathématiques comptaient pour 54 sur 100 dans la note finale et la physique-chimie pour 25. Il faut enfin noter que les candidats déclarés admissibles une année n'avaient pas besoin de repasser l'oral d'admissibilité l'année suivante, ce qui sera le cas pour Marcel Charruau en 1903.

Marcel Charruau craint d'ailleurs qu'il y ait du favoritisme lors des oraux, notamment à ceux d'admissibilité. Le 14 mars 1903 il écrit : « *l'examineur peut laisser passer certains défauts, et si le citoyen candidat est fils d'un sénateur ou d'un député quelconque, s'il est bien apparenté, on lui colle le claque et la tangente<sup>2</sup>. Quant aux autres, on les prend s'il reste assez de place. Nos examinateurs sont justes, ils mettent la note qu'on mérite, mais sont-ils inaccessibles au favoritisme, à des recommandations faites par des personnalités influentes ? Je ne le crois pas, il y a des exemples du contraire à certaines écoles, j'en connais pour ma part ; à l'X, il y en a aussi, je le sais, et je connais deux taupins de Nantes qui ont bénéficié de cet état de choses ...* ». Laisant, un des trois examinateur de l'oral d'admissibilité, répond indirectement à sa préoccupation dans un intéressant et court rapport, écrit en septembre 1903, sur les recommandations et sollicitations dont il était l'objet lors des oraux du concours de l'X. Il y déclare : « *Invariablement, j'ai fait savoir aux auteurs de ces démarches que le résultat n'en pouvait être que nul* ». Nous avons reproduit l'intégralité du document en annexe.

(Le hasard fait que Laisant est bien connu à Nantes et est peut-être même un ancien élève du Lycée de Nantes. En tout cas il a connu Boulanger et Clemenceau. JL Liters)



**Carte postale contenue dans la première lettre**

---

<sup>2</sup> Le bicornes et l'épée du polytechnicien.

## Première lettre de Marcel Charruau à sa mère

Nantes, le 6/10/1900.

Chère maman,

Voici déjà presque une semaine entière écoulée, mais si le temps m'a paru long au début (la séparation surtout, le manque de sommeil ou plutôt l'insuffisance de sommeil qui m'empêchait de travailler avec beaucoup de goût et de recueillir quelque fruit de mon travail), je crois que désormais il n'en sera plus ainsi. Les occupations commencent à arriver d'une façon sérieuse, surtout quand on veut tenir un rang honorable. Ainsi ce matin, on nous a donné les résultats de notre composition de mardi soir ; je suis classée 4<sup>e</sup> avec 14 et demi. Le premier, un élève sérieux qui redouble dans l'intention de se présenter à Centrale, a 17 ; je connais le 2<sup>e</sup>, qui sort d'élémentaire, mais je ne me rappelle point mon prédécesseur. Ils ont tous deux d'ailleurs, l'un 16 et demi, l'autre 16. Si j'avais passé une meilleure nuit que celle de la rentrée (la première passée dans un dortoir !), j'aurais eu des idées plus rapides et plus nettes. La discussion du problème d'algèbre n'était pas conduite d'une manière sûre ; cela ne m'étonne pas du tout, car on n'improvise pas une méthode de discussion ; il faut en avoir fait beaucoup, et savoir les choisir, ce qu'un élève livré à lui-même ne peut pas savoir.

Si j'avais été habitué à ce genre d'exercice, j'aurais passé moins de temps mardi soir, et j'aurais pu tout à loisir condenser la solution de mon problème de géométrie, la diviser en deux parties bien tranchées, qui étaient en somme deux démonstrations différentes. Alors pour cette partie j'aurais eu 16 ou 18 sur 20 au lieu de 13, ce qui aurait élevé ma moyenne de un ou deux points. De plus il y a dans la classe des élèves qui n'ont pas pu faire preuve de toute leur valeur, tant deux mois de vacances causent de vide dans les mémoires ! En somme, comme l'a dit monsieur de Caumont 3 ce matin, la moyenne de la classe est suffisante. Nous sommes en tout 30 (11 se destinent à Centrale) ; il y aura sans doute une bonne tête de classe ; mais il y aura, je le crains, quelques élèves amateurs, quelques jeunes gens à cerveau léger et qui se fient à leurs trois examens 4. Je dis « je le crains » ; car cette semaine, les classes, augmentées de cinq anciens déjà rentrés (leurs cours ne commencent que lundi), ont été quelque peu bruyantes ; au fond peu m'importe ; je suis près des professeurs au premier rang et j'entends assez bien. Du reste, notre professeur de maths, très intéressant dans ses cours, monsieur Dauvin, s'était plaint à l'administration. Cela nous a valu, ce matin, à la lecture des notes, un speech fulminant du proviseur sur le respect de la discipline extérieure (l'ordre) et de la discipline intellectuelle (adopter les idées des professeurs) et [il] a sévèrement tancé un ancien. Le professeur de science physique, monsieur Julien Lefèvre, nous a fait hier sa première leçon ; son cours me semble déjà bien diffus. C'est ce que lui reprochent tous ses anciens élèves sans exception ; aussi laissent-ils leurs cahiers de cours pour fouiller dans les bibliothèques 5.

3 Auguste de Caumont, proviseur du lycée de Nantes depuis 1898.

4 Rhétorique, philosophie et mathématique.

5 La notice de Julien Lefèvre sur le site internet [www.lyceedenantes.fr](http://www.lyceedenantes.fr) donne un éclairage bien différent : diplômé de l'École Normale Supérieure, Docteur en Physique, « *ce scientifique brillant et éclectique a publié de nombreux ouvrages dont un dictionnaire d'Electricité remarquable* ». Il est professeur au lycée de Nantes de 1880 à 1904

De là, la deuxième partie de l'allocution de monsieur de Caumont, partie dont tout le monde a saisi la portée, mais sur laquelle chacun a fait ses réserves.

Notre professeur d'allemand, un Alsacien, monsieur Gutzwiller, est un maniaque ; j'ai causé un moment avec lui, en me rendant en étude. Il m'a posé diverses questions ; je lui ai parlé de ma santé, et à ce moment il m'a dit qu'il dormait mal, lui aussi. Il lui en résulte une très grande irritabilité du système nerveux, comme à moi il y a deux ans ; un simple bruit de plume, quand il parle en classe, le met hors de lui. Mais malgré ce défaut qu'il nous a avoué et dont il nous a prévenus sous les peines les plus graves, c'est un professeur qui est à la hauteur de sa tâche et avec lequel on peut faire des progrès très sérieux ; il est à l'affût de tout ce qui intéresse sa spécialité, et je crois qu'en deux ans, avec de la bonne volonté si le cerveau ne se prête pas au travail, nous pourrions nous présenter avec confiance à l'interrogation d'allemand de l'X. Explications orales d'auteurs d'outre-Rhin, conversation en allemand, récitation de vocabulaire et de grammaire, correction de devoirs, traduction de phrases françaises au tableau, tout cela sera fait d'une façon consciencieuse. Le professeur ne volera pas son argent, et les élèves ne perdront pas leur temps.

Ce matin, de dix heures et quart à midi, première séance de dessin d'imitation, ou de « singe » comme nous disons dans notre langage pittoresque. Après les formalités d'usage, nous avons pris place en face d'un buste de Tibère. Là, après avoir donné les explications nécessaires sur les proportions générales du modèle d'une façon posée et calme, nous laissant entre chaque explication le temps d'appliquer ses indications, le professeur est venu surveiller nos travaux, corrigeant par-ci, donnant un conseil par là. Toujours est-il que ce que j'ai fait n'était pas absurde, et c'était le premier jour. En continuant ainsi, je peux arriver dans deux ans, à faire un dessin fort passable.

Enfin, ce soir, de deux à quatre, première classe de français par monsieur Rousselle, proff de deuxième classique, classe commune aux anciens de deuxième année et à nous. Comme le proff n'a pas de cours à nous faire, la plus grande partie des classes se passe dans des lectures d'auteurs contemporains, romancier ou poète. Par exemple ce soir, nous avons lu toute une pièce en cinq actes et en vers de François Coppée : « Pour la couronne. » Il y a certainement des lectures qui seraient plus profitables au point de vue des idées ; mais nous ne sommes pas en philosophie. Nous verrons dans trois semaines la correction de notre première dissertation : le développement et la discussion d'une pensée de Pascal relative au progrès. Nous relirons nos cours de monsieur Ruysen 6 et nous essaierons d'en tirer quelque profit.

6 Théodore Ruysen, diplômé de l'Ecole Normale Supérieure, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée de La Rochelle au début de sa carrière. Il a créé et présidé pendant plus de 50 ans *l'Association de la Paix par le Droit*. Il est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages de philosophie et de société.

En somme, les professeurs sont très aimables et emploient bien leur temps. Le cours de maths en particulier est clair ; le professeur est très simple extérieurement, il en est de même de son cours : pas de phrase sentant la rhétorique, un langage concis, des explications suffisantes. Telle est du moins l'opinion qui se forme actuellement dans mon esprit ; je ne souhaite qu'une chose : c'est de la voir se former entièrement et de se compléter dans le même sens.

Au point de vue matériel, rien à reprocher. Tout l'établissement est construit sur un plan immense. Des fenêtres larges par où l'air et la lumière entrent à flot, de vastes portes, de longs couloirs, des dortoirs avec pièces attenantes (lavabo, vestiaires et autres) très confortables. Dans notre étude, tout est disposé de façon à perdre le moins de place possible et à ne pas mettre les élèves les uns sur les autres. Chaque élève a une table-bureau et une chaise à lui ; un espace de un pas le sépare de la table du voisin. Des cases et trois tableaux garnissent les murs. De plus une porte vitrée fait communiquer l'étude avec une salle plus petite, la « thurne » où se trouve un tableau large de dix pas, un petit lavabo pour l'élève, la bibliothèque dont on m'a confié la clé ; là on peut travailler seul, comme on veut. Notre maître d'étude, monsieur Le Poupon, qui est un jeune homme des plus agréables sous tous les rapports (il est licencié en physique et calé en maths), nous laisse toute latitude, en étude comme au dortoir ; c'est un travailleur, un ami plutôt qu'un maître et il l'est réellement, comme la plupart de ses collègues. Le censeur lui-même, qu'on serait tenté de se représenter comme un adjudant terrible, est un homme très calme, très poli, il n'a même pas la quarantaine.

Quant à la nourriture, elle dépasse le prospectus ; elle est plus que « saine et abondante », aussi bien comme haricots, viande ou pomme de terre que comme riz ou crème au chocolat. Souvent même, nous ne vidons pas les plats, tant on est généreux. Chaque repas est précédé et suivi d'une courte prière récitée par le surveillant général qui surveille le réfectoire. À quatre heures, on s'en va au réfectoire manger un morceau de pain frais, pas si gros qu'au lycée de La Rochelle, mais arrosé d'un verre ou deux de mazagran (café, eau). À sept heures quinze du matin, café au lait ou chocolat ; à 12 heures soupe et deux plats (dessert le jeudi, le dimanche, les jours de fête et les jours maigres) ; à huit heures, souper sans soupe, mais le reste compense largement.

Le lever est un peu tôt, à cinq heures trente, mais je commence à m'y faire et à mieux dormir. J'ai un bon voisin de lit ; du reste, à peu près tous les camarades que je connais sont bons garçons, aussi bien les taupins (2<sup>e</sup> année), les pistons (Centrale) que les hippobizuths de taupe (tel que moi.) Les Saint-Cyriens font les malins dans la cour ; tous les anciens portent le bonnet de police bleu de ciel, confectionné à leur usage par la Belle Jardinière ; mais on leur parle assez peu, du moins à la plupart. Je passe mes récréations avec Marius Cailleateau 7 qui peut parfaitement, à moins d'accident possible, porter le shako à panache blanc ou tricolore.

7 Marius Cailleateau (1882-1916) est un ami proche de Marcel Charrau. Ils se sont connus au lycée de La Rochelle et continueront à s'écrire ou se voir pendant sa scolarité à l'École Polytechnique. Il a été reçu à Saint-Cyr en 1902, devenu capitaine, il a été brûlé grièvement, lors d'une attaque, début juillet 1916 et est décédé un mois et demi plus tard.

Je viens de relire le palmarès ; j'ai vu les succès qu'a obtenus le lycée aux concours généraux ; la liste est longue. Ainsi dans la classe nous avons six lauréats de concours ; Rosnet 8, le premier en maths et très calé en physique et chimie, a obtenu (il y a deux ans) en rhétorique un accessit d'allemand. Le 2e, un accessit d'anglais. Les quatre autres nominations sont réparties entre trois élèves qui sortent de première science (la classe totale comprenait cinq élèves !) : les deux premiers prix de maths, et deux accessits de physique et chimie, le premier accessit étant remporté par le vainqueur du premier prix. Tu vois à quelle concurrence j'aurai et j'ai même dès maintenant à faire.

Ce ne sera pas une classe où l'on discutera bourse ou Transvaal 9, où sur cinq élèves, deux suivront le cours et retarderont le professeur. À La Rochelle la classe était une famille, l'enseignement presque l'amitié comme aurait dit Michelet. À Nantes, on marche sans s'arrêter ; malheur à qui hésite, il est traîné ou foulé par le courant, à moins de renoncer à la partie. Si la santé ne me fait pas défaut quoique le sommeil ne soit pas suffisamment réparateur comme il devrait l'être, je jouterai avec ardeur et courage.

Le plaisir du travail, du savoir pour le savoir qui peut sembler paradoxal à des esprits grossiers (les avares veulent bien gagner de l'or pour lui-même, pour le remuer à leur aise, pour s'y baigner les mains, s'y mirer avec des regards de convoitise inassouvie), et bien ! ce plaisir, je l'éprouve, ou du moins je crois que je l'éprouverai. J'aurais certainement plus d'une déception ; mais un assaut réussit-il toujours du premier coup ? Avec le peu que l'État m'a donné, j'essaierai d'arriver à un résultat satisfaisant. « Question d'ambition », diront quelques-uns ; soit, mais une ambition qui se sert de tels moyens est-elle un vice ? Vouloir développer son être physique, c'est bien ; vouloir développer son être moral et intellectuel, c'est mieux encore, c'est parfait.

Or, je n'ai ni le temps ni l'argent devant moi pour me livrer à des études désintéressées ; il faut que je me fasse une position. Mais alors, qui m'empêche de chercher à faire ma position par la voie même de ces études ? Je ne cherche pas des chemins détournés ; non, ils sont très escarpés, voilà tout, et les squelettes blanchis qui le couvrent, pas plus que les fondrières dont il est entrecoupé, ne doivent faire reculer : il mène droit au but. Évidemment celui dont les forces ne répondraient pas au bon vouloir, serait fou de poursuivre cette marche, et si cela arrivait pour moi, mon parti serait vite pris. Mais n'y pensons pas encore.

8 Emile Joseph Rosnet (1881-1916), natif de Tours, intègre l'École Centrale en 1902. Il se marie en avril 1911 avec Marie Michelle Calamy. Il décède début septembre 1916 à Lihons au cours de la bataille de la Somme.

9 Guerre du Transvaal

Tu vas trouver une différence dans l'écriture de cette fin de lettre ; l'explication en est très simple. Madame Le Gloahec 10 s'est informée hier soir à un professeur des heures de sortie d'aujourd'hui, et, ayant appris que j'étais libre aussitôt après la messe, elle m'a envoyé chercher à huit heures trente. Elle m'a reçu d'une façon fort aimable, avant d'aller à l'église Saint-Pierre avec deux de ses enfants, un petit garçon et une petite fille ; son mari étant occupé à une opération fort dégoûtante du garrot d'un cheval, et c'est maintenant que je termine cet extrait de mes mémoires, dans le bureau.

Je viens de prononcer le mot « messe » ; elle est intéressante cette messe. On permet aux élèves (il n'y a que ceux du grand lycée) de chanter le Gloria, le Credo... ; quels éclats de voix ! Le proviseur et le censeur sont près de la Sainte Table, le proviseur à gauche, le censeur à droite. Au fond, derrière nous, madame Bailly, dame du censeur, et quatre sœurs, plus deux ou trois garçons. Les sœurs ! toujours complaisantes. Si tu les avais vues, hier matin, faire manger les petits enfants des classes enfantines, vers les onze heures trente ! Chaque gosse avec un petit panier carré en osier blanc. Elle leur donnait, à l'un une tartine de confiture, à l'autre une graissée de beurre ; c'était tout drôle.

En résumé, tout est large à Nantes, même la discipline ; le corps y est aussi bien soigné que l'esprit. Je crois que Poitiers avec ses souvenirs et son passé, Bordeaux avec son soleil et ses vignobles, sont dépassés par Nantes, ce pays des Bretons opiniâtres, cette ville calme, parfois nébuleuse, où s'entretuèrent au siècle dernier bonnets rouges et chapeaux fleurdelisés. Je me place évidemment au point de vue des études, mais c'est là le mien ; le reste ne me regarde pas ou est hors de portée.

Je termine enfin, après toutes ces considérations prolongées, en te souhaitant bonne santé, bon courage, car il en faut dans notre milieu à tous deux et je te scelle mes vœux et mes meilleurs baisers.

M Charruau

P. S. J'espère avoir mon uniforme à la quinzaine ; on en a pris mesure jeudi matin. Je crains qu'il ne fasse la taille de ma redingote un peu basse ; si je n'en suis pas content, je la ferai refaire sans autres explications. Maurice Rignoux m'a envoyé hier soir une vue de la promenade des marronniers avec un petit mot très aimable ; je lui répondrai à la fin du mois par une vue de Nantes. À propos de vue de Nantes, j'ai vu jeudi, à la promenade quelque chose de très joli, sur les quais qui conduisent à Chantenay, des maisons et des rues construites sur des rochers, avec des escaliers si ma mémoire ne me trompe, j'ai dû y voir quelque chose de semblable il y a une douzaine d'années.

Bien des choses à toute la famille (Ars, Saint-Xandre, Puilboreau, Saint-Vivien, Poitou...), à tout le personnel de la maison (les deux chats compris, bien entendu), aux amis et connaissances (familles Brouillac, Planchard, Rouget...), aux personnes du lycée que tu verras, etc... Dis-moi dans ta lettre, tout ce qui sera de nature à m'intéresser concernant La Rochelle et la famille.

Adresse de monsieur Le Gloahec : 11 rue Mathelin Rodier.



**Marcel Charruau**

**Elève de l'Ecole Polytechnique**

## Les Années d'après l'X par Jérôme Charruau

« Oh ! Ce travail Merca 11 ! Quelle purée ! »

Les lettres de Marcel Charruau se terminent par cette exclamation. Fatigué, saturé de travail, il cherche, jusqu'au dernier moment, à obtenir un rang de sortie qui lui permette d'obtenir l'affectation souhaitée. De fait, son classement final à la 111ème place l'autorise, comme il le voulait, à intégrer le 6ème régiment du génie à Angers qu'il rejoint en octobre 1905. En juillet 1906 il passe le concours de l'école Supérieure des Postes et Télégraphes ; il n'y avait que deux places offertes et il n'est pas admis. En octobre de la même année, il est détaché pour un an à l'école d'application d'artillerie et de génie à Fontainebleau. Il termine 10ème sur 18 et le général Tariel commandant de l'école lui donne l'appréciation suivante :

*« A bien travaillé ses cours, malgré quelques légères défaillances, un peu de mollesse dans le caractère et de confusion dans le jugement, assez bonne instruction militaire, éducation et tenue bonne. »*

Il est ensuite affecté, le 1er novembre 1907, au 2ème régiment du génie de Montpellier comme lieutenant en second. Il y reçoit également un avis en demi-teinte de son colonel en avril 1908 :

*« Très désireux de bien faire, bon esprit, dévoué, actif, se met bien au courant de toutes les parties de l'instruction, un peu bruyant et exubérant en paroles, ce qui nuit parfois à la concision et à la précision de son commandement. »*

Celui-ci ajoute en octobre alors que Marcel est sur le point de quitter le corps. :

*« Vigoureux, actif, bien instruit, un peu plus de pondération dans le commandement est désirable. »*

Fin mai 1908 il est hospitalisé, sans doute de nouveau pour des rhumatismes articulaires, et va en cure aux Eaux-Bonnes dans les Hautes Pyrénées. Il en sort le 23 juin et revient à La Rochelle pour 30 jours de congés qui lui permettent de préparer le concours de l'école Supérieure des Postes et Télégraphes. Il y est admis 2ème sur 6 et demande alors un congé sans solde de un an 12

La première année d'étude se passe à l'école Supérieure d'Électricité, dont il est diplômé en juillet 1909. En octobre 1910, il fait son stage de fin d'études à la direction des services téléphoniques à Paris et, en février 1911, il est désigné pour effectuer, aux usines de la Société Industrielle des Téléphones à Bezons et à Calais, le contrôle de la fabrication du nouveau câble sous-marin allant de Libreville (Gabon) à Loango (près de Pointe Noire au Congo). Deux mois plus tard, il est nommé, en plus, ingénieur au service du contrôle des installations électriques industrielles à Bordeaux. Il part néanmoins le 17 août 1911, sur le navire cablier François Arago comme ingénieur en charge de l'installation du câble Libreville-Loango. Il ne rentre qu'en février 1912. Dès le 25 mars, il repart au Gabon pour la réception définitive du câble et en revient début juillet. Il ne peut reprendre son poste à la subdivision de Bordeaux qu'à partir d'octobre 1912. Mais son travail est encore une fois interrompu en janvier 1913 pour une mission de deux mois de réparation du câble Marseille-Alger en Algérie. Dès son retour il est nommé au service de la télégraphie sans fil à Paris.

11 Ernest Mercadier, surnommé Merca (1836-1911), était le tout puissant directeur des études de l'École polytechnique depuis 1881.

12 Sa démission de l'armée sera effective fin octobre 1909.

Ce dernier changement entraîne la colère de l'ingénieur en chef des Postes et Télégraphe à Bordeaux qui, le 8 mars 1913, signale

*« combien la vacance presque continue du poste de Bordeaux est préjudiciable pour le service »*

et il termine son courrier en insistant

*« pour que Bordeaux ne soit plus considéré comme un poste d'attente et d'instruction servant simplement de stage pour les nouveaux ingénieurs qui me sont enlevés dès que leur collaboration devient efficace ».*

Il n'obtient qu'un sursis de moins de deux mois et, le premier mai 1913, Marcel Charruau, sans doute déjà très apprécié pour ses trois missions outre-mer, rejoint Paris où il est affecté au service central de la T.S.F. Il est chargé en particulier du contrôle technique et commercial des stations télégraphiques de bord et mène alors de nombreuses missions dans toute la France.

Il est mobilisé du deux août 1914 à février 1919, avec le grade de capitaine, comme chef de section de deuxième ligne et mis à la disposition de la marine militaire. Il est alors chargé, à bord du cuirassé amiral Tréhouart, ancré en rade de Toulon, de l'organisation de la direction technique d'une école de T.S.F. 13

En avril 1918 il se marie avec Claire Lefebvre dont le frère aîné Lucien est décédé en octobre 1915 sur le front en Artois. Ils ont un seul enfant Lucien né en août 1919.

Après sa démobilisation Marcel Charruau rejoint le service central de la T.S.F. à Paris. En janvier 1921, il démissionne et entre au Bureau Veritas, dont son beau-père est Président du conseil d'administration, comme secrétaire général adjoint et également ingénieur électricien. Il en sera ensuite, secrétaire général puis Directeur général.

Claire Lefebvre, son épouse, décède en mars 1937 à l'âge de 43ans. Marcel Charruau décède le 18 décembre 1948, six mois et un jour après sa mère qui était âgée de 92 ans. Il était officier de la Légion d'honneur.

**Jérôme Charruau**

13 Fin 1914 il obtient une licence en droit de la faculté de Bordeaux, son quatrième diplôme.